

## Colloque augustinien du 20 novembre 2004 Bilan et projets

Un changement de millénaire était propice au devoir de mémoire et de gratitude, envers ceux qui ont donné aux études augustinienes une impulsion nouvelle dans le cours du dernier demi-siècle. D'où l'opportunité de la présente célébration, qui a joint le bilan aux projets, et évoqué le passé pour mieux préparer l'avenir. Elle coïncide heureusement avec la publication, en cette même année 2004, du beau livre que notre collègue et amie Marguerite Harl vient de consacrer au retour des Pères grecs et à l'entrée de la Bible des Septante dans les enseignements classiques de notre Université. C'est aussi l'année où, selon le mot malicieux d'un journaliste, saint Augustin vient d'être reçu à l'agrégation de philosophie, puisque plusieurs de ses œuvres majeures figurent au programme de ce concours.

Certes, Augustin était loin d'être, dans cette maison, un nouveau venu. Dès 1925, Pierre de Labriolle publiait dans la collection des Universités de France sa première édition des *Confessions*, qui fait encore autorité. Et dès 1941, je pus préparer ici, sous la direction de Jean Bayet, un mémoire sur l'histoire dans la *Cité de Dieu*. Le latiniste Pierre Courcelle et l'historien Henri Marrou viendraient renforcer ici les enseignements et les recherches patristiques dans le troisième quart du xx<sup>e</sup> siècle. Et nous allions bientôt fonder ensemble ici l'Association internationale d'études patristiques.

\*\*\*

Dans sa communication intitulée « D'une approche théologique à une approche historique de l'œuvre d'Augustin », le Père Allan Fitzgerald ne nous a pas seulement retracé la lente évolution de la patristique américaine, longtemps assujettie (nous a-t-il rappelé) à la théologie dogmatique et à des catégories néoscholastiques. Il nous a, aussi, clairement esquissé ce qu'il a appelé une « petite préhistoire de la *Revue des études augustinienes* » : les initiatives des assumptionnistes qui en furent les pionniers : d'abord le Père Fulbert Cayré, qui

lança successivement, entre 1921 et 1955, les collections de la *Bibliothèque augustinienne* et des *Études augustiniennes*, la revue *l'Année théologique*, le Centre d'études augustiniennes ; puis le Père Georges Folliet, triple promoteur du Congrès international augustinien en 1954, de notre *Revue des études augustiniennes* en 1955 et de l'Institut des études augustiniennes en 1956. Nous devons à ces pères fondateurs et à tous leurs collaborateurs une profonde et durable gratitude. Il n'est pas inutile de rappeler ici comment les statuts de l'Institut ont formulé alors son objet : « l'étude du Bas-Empire (on dirait, aujourd'hui : de l'Antiquité tardive) et du haut Moyen Âge, plus spécifiquement des écrivains chrétiens, en particulier saint Augustin ». La riche diversité des articles publiés dans la *Revue* depuis un demi-siècle a justifié l'ampleur de ce programme initial, aussi bien que l'addition récente de l'adjectif « patristique » à son titre ancien.

La fin de la même communication a montré l'élargissement bénéfique des études augustiniennes à l'horizon historique de l'Antiquité tardive en Afrique, par des travaux comme ceux de Claude Lepelley et Serge Lancel. Elle a résumé utilement les bilans critiques que des patristiciens chevronnés, surtout anglo-saxons, ont dressés, au cours de ces dernières années, en comparant leurs propres publications passées avec des idées et des découvertes récentes. Ainsi, Peter Brown a procédé à une autocritique de bien des points de vue présentés par lui dans sa justement célèbre biographie de saint Augustin (parue d'abord en 1967).

\*\*\*

En annonçant qu'il présenterait « un demi-siècle de travaux philologiques sur Augustin », François Dolbeau a voulu laisser entendre qu'il ne se bornerait pas aux tâches traditionnelles – et toujours indispensables – de la critique textuelle et de l'ecdotique, de la traduction et du commentaire des textes antiques. Et de fait, il a, dans son domaine de recherche, privilégié la vie ultérieure de ces textes : les vicissitudes de ce que nos collègues allemands appellent leur *Nachleben*. Elle combine les ressources de la codicologie, la paléographie, l'histoire de la culture des copistes et « éditeurs » médiévaux, pour mieux observer la vie pour ainsi dire matérielle des textes, et les interroger sur leurs singularités. Mais ceux-ci ne répondent qu'à un enquêteur armé d'une érudition et d'une méthode affinées par une longue pratique des textes patristiques. Si ces lectures de base demeurent de première nécessité, elles sont aujourd'hui puissamment aidées par des outils informatiques rapides et sûrs ; tout particulièrement quand il s'agit de sonder une œuvre aussi immense que celle de saint Augustin. On peut, sur ce point, en croire François Dolbeau, quand il nous dit que « de tous les auteurs latins, Augustin est sans doute celui qui a le plus bénéficié de la révolution informatique ».

D'une part, dans l'ordre des relations humaines, cette mutation se trouve favorisée par le développement des collaborations internationales, et la création de centres de recherches et de publications augustinienne comme Bochum, Louvain, Rome, Turnhout, Würzburg (pour ne donner que quelques exemples). D'où la multiplication d'instruments de travail de type traditionnel (dictionnaires, lexiques, concordances), mais aussi d'une technologie plus avancée (répertoires chiffrés et codés, banques de données, éditions numérisées, bibliographies sur Internet).

Mais François Dolbeau ne s'en est pas tenu à de telles énumérations abstraites. En présentant ce demi-siècle de découvertes auxquelles il a souvent pris une part active, il nous a fait revivre avec lui les démarches parfois difficiles et compliquées au terme desquelles il est parvenu à des résultats souvent inattendus et neufs. Ce sont là non seulement des bilans, mais des leçons pratiques que peut recueillir tout lecteur – même non spécialiste – d'Augustin. Ces récits d'expériences vécues ouvrent des perspectives nouvelles ; ils s'accordent au mouvement d'une philologie dynamique, stimulée par les découvertes de *terrae incognitae* – dont il reste bien moins à découvrir dans le domaine de la philologie classique. La gerbe considérable des découvertes encourage cette quête de la nouveauté. Et les résultats acquis depuis un demi-siècle (y compris sur des inédits d'Augustin) sont en train de s'étendre logiquement vers l'aval chronologique de la fin du Moyen Âge, de la Renaissance et des humanistes européens.

Les latinistes n'ont donc plus de raisons valables de penser que « Nous arrivons trop tard dans un monde trop vieux ». Mais à condition d'être bien persuadés que l'informatique ne dispensera jamais des longues lectures directes : car elles seules peuvent nous introduire dans la familiarité d'un auteur et nous permettre d'en reconnaître ensuite, éventuellement, les *membra disiecta* ou même de simples reflets. C'est le sens du sage avertissement que François Dolbeau adresse finalement à ses lecteurs : ils ne doivent pas « oublier que certains de leurs prédécesseurs connaissaient le latin et le style de l'auteur à fond, et cela par une lecture suivie des œuvres, non en interrogeant des banques de données ».

\*\*\*

Franz-Bernhard Stammkötter a analysé un bon exemple de la diffusion des œuvres et des idées d'Augustin à la fin du Moyen Âge, et de leur influence sur l'enseignement des diverses « écoles » en ces siècles. Les arguments opposés de Zumkeller et de Hamm, pour et contre l'existence d'une « école augustinienne » dans le cours de cette période, ont été ici minutieusement pesés, pour aboutir enfin à une prise de position favorable à la réalité de cette « école », – moyennant de prudentes nuances sur le contenu de son enseignement. Mais

cette étude encore globale s'arrête au seuil d'une enquête proprement philologique – aux sens définis par F. Dolbeau. Celle-ci devrait sonder dans les textes les affinités de leurs positions théologiques et, d'abord, de leur vocabulaire, jusqu'à la génération de Martin Luther, qui fut moine Augustin. F. B. Stammkötter s'est arrêté devant de telles enquêtes, en observant : « Il faudrait pour cela fournir un travail immense ». Avis aux latinistes de demain.

\*\*\*

L'expression d'« approche philosophique » dénotait un embarras prudent et légitime – on serait même tenté de dire : “méthodique” – de Madame Anne-Isabelle Bouton-Touboullic, face aux difficultés de son entreprise : tant il est vrai que la raison d'Augustin est constamment aux prises avec la foi, bien au-delà de ses œuvres de jeunesse. Et toute question posée y est tributaire d'une conception fort variable de la philosophie : est-ce celle du questionneur ? ou des sources philosophiques d'Augustin ? est-ce un « amour de la sagesse », dont le sens purement religieux découle de l'identification chrétienne de la Sagesse de Dieu avec le Christ ? sans compter avec les acceptions nouvelles du mot dans les philosophies de notre temps.

L'influence du néoplatonisme sur la formation intellectuelle et toute la pensée d'Augustin n'est pas niable, puisqu'Augustin lui-même a (discrètement) cité dans ses œuvres les noms de Plotin et de Porphyre. Mais cette influence a pu s'exercer d'abord par ces « *libri Platoniorum* », dont l'identification a fait couler beaucoup d'encre. De tant de savantes recherches, il semble que l'on puisse retenir principalement trois points : d'abord, la cohérence de la pensée augustinienne, qui s'approprie de manière originale le contenu de ses emprunts ; ensuite, l'existence, lors du séjour d'Augustin en Italie, d'un néo-platonisme chrétien milanais, qui, vraisemblablement, a souvent servi d'intermédiaire entre lui et les philosophes grecs ; enfin, l'usage augustinien de sources latines inspirées du platonisme ancien (Cicéron et Varron).

Dans ces cinquante années, on relève peu de travaux sur des œuvres singulières, en dehors des Dialogues de Cassiciacum, que G. Madec – digne successeur des Pères Cayré et Folliet – a définis comme des « actes philosophiques », conformes aux fins protreptiques de ce genre de dialogues. Il convient aussi de mentionner quelques études « structurelles » sur d'importants traités. Un renouveau des études doctrinales sur de grands thèmes théologiques et spirituels, enrichies par des rapprochements avec la réflexion philosophique contemporaine, ou par la combinaison de méthodes génétique, lexicale, comparatiste.

L'essor de la linguistique et de la sémiotique a encouragé en ce demi-siècle la publication de travaux relativement nombreux : sur la théorie augustinienne des signes dans le *De doctrina christiana* et le *De dialectica*, et plus généralement

sur le langage, la communication, le discours. Enfin, l'intérêt nouveau du XX<sup>e</sup> siècle pour les problèmes du temps et de l'histoire, posés chez Augustin par la thèse et les divers travaux d'Henri Marrou, a donné lieu, sur ces sujets, à des débats animés sur le temps psychologique et le temps cosmologique, sur l'origine néo-platonicienne de certains thèmes, sur la philosophie ou la théologie de l'histoire. Cette riche réflexion a abouti enfin à mettre en lumière, chez Augustin, une interprétation religieuse de l'histoire de la philosophie.

Au cours de ce dernier demi-siècle, la pensée d'Augustin est donc apparue de plus en plus complexe, dans ses thèmes et d'abord dans ses sources. Ses facultés d'appropriation et de synthèse originale, et toujours cohérente, n'en sont ressorties que plus remarquablement. Car la multiplicité est chez lui presque toujours préservée par l'unité de dessein de l'*intellectus fidei*, en quelque sorte à mi chemin de la philosophie et de la théologie.

\*\*\*

Le bilan des études sur la *Cité de Dieu*, présenté par le P. Curbélié, complète celui des études sur le temps. Il était juste de l'ouvrir sur un rappel de l'édition de la *Cité*, dont les cinq tomes ont paru dans la *Bibliothèque augustinienne* dès 1959 et 1960, avec une traduction de G. Combès et des notes de G. Bardy. Celles-ci ont été revues par nos amis assumptionnistes les Pères Thonnard, de Veer et Folliet. Cette grande édition, saluée très favorablement par tous ses reenseurs, avait été heureusement précédée, au Congrès de 1954, par le rapport d'Henri Marrou et les huit communications (de spécialistes français et étrangers), sur « La théologie de l'histoire ».

Ces riches publications ont provoqué un regain d'intérêt, dans les années suivantes, de la part d'une pléiade de spécialistes européens, intérêt encore accru par le renouveau de l'ecclésiologie avant et pendant le Concile de Vatican II. G. Madec a utilement précisé que la *Cité* était avant tout un traité « sur la fausse et la vraie religion ». H. I. Marrou et A.-M. La Bonnardière ont rappelé qu'Augustin avait plaidé pour la juste autonomie des réalités terrestres, tandis qu'Yves-Marie Duval commentait le célèbre chapitre de la *Cité* sur l'empereur Théodose. Des thèmes très divers ont été alors abordés à partir de passages précis de la *Cité* ; on a ainsi utilement préparé les *addenda* d'une seconde édition, à laquelle il faudrait songer en suscitant la formation d'équipes internationales de travail.

Celles-ci pourront utiliser les nouveaux instruments que le Père Philippe Curbélié a brièvement analysés en terminant sa communication : un état des études sur la *Cité de Dieu* parues entre 1991 et 1999, des recueils d'articles et des volumes collectifs, la troisième édition du *De doctrina christiana*, annotée par Isabelle Bochet et Goulven Madec, une autre traduction française publiée sous la direction de L. Jerphagnon dans la collection de la Pléiade, sans compter

l'*Augustinus-Lexikon*, et une concordance du texte de l'édition du CCSL – J'y ajouterai les bibliographies indispensables du *Bulletin augustinien*, dont le maître d'œuvre – Goulven Madec – méritait bien ici, au terme de mon énumération, cette place de « vedette américaine ».

\*\*\*

La dernière communication touchait au plus profond, à l'orientation probablement la plus neuve des recherches augustinienne dans le cours des dernières décennies : à cette racine vive d'où l'exégèse augustinienne tire le principe original de ses interprétations ; à la découverte d'une herméneutique biblique propre à Augustin, susceptible d'éclairer non seulement son activité exégétique, mais aussi le sens de son itinéraire intérieur, l'histoire spirituelle de chaque croyant, celle de l'humanité, et même l'histoire de la philosophie ; bref, comme le dit l'auteur, une clé universelle – j'expliciterais : une clé ouvrant la compréhension de toutes les démarches de l'*intellectus fidei*.

Isabelle Bochet était particulièrement bien préparée à nous ouvrir ces perspectives, puisqu'elle publie très prochainement un ouvrage où elle s'est efforcée de cerner sous tous ses aspects la spécificité de l'herméneutique augustinienne. Mais elle a tenu, ici, à reconnaître d'abord ses dettes envers les longues patiences de ses prédécesseurs, et particulièrement de tous les chercheurs qui ont trouvé dans notre Institut et dans sa *Revue* un appui pour leurs travaux et leurs publications : ce fut d'abord le cas d'Anne-Marie La Bonnardière, qui publia parallèlement en un quart de siècle, à partir de 1955, les deux séries de ses articles sur l'exégèse augustinienne, et des fascicules de sa *Biblia Augustiniana*. Sa méthode analytique et comparative s'efforça d'établir des parallèles entre les textes exégétiques d'Augustin et ses autres œuvres, pour en tirer des conclusions chronologiques, percevoir les connaissances bibliques des communautés chrétiennes, montrer les interférences entre les préoccupations successives du pasteur et l'orientation « conjoncturelle » de son exégèse. Dans le cours de ce même demi-siècle, la multiplication d'autres travaux français et étrangers sur l'exégèse d'Augustin et sur ses sources, en particulier sur le Nouveau Testament et surtout sur saint Paul, accompagnait l'approfondissement d'une réflexion sur son herméneutique.

Les études de patristiciens, de théologiens, de linguistes, sur la théorie augustinienne du signe en ont alors élargi heureusement l'horizon, au-delà de la technique exégétique proprement dite. De même, *a fortiori*, pour les éditions, commentaires, études du *De doctrina christiana*, désormais considéré avant tout comme un traité d'herméneutique biblique. Ayant rédigé avec G. Madec les notes de la nouvelle édition récente de ce traité, Isabelle Bochet était prête à rédiger son ouvrage de synthèse, qui doit paraître prochainement en cette année 2004. Elle y a globalement tracé des voies nouvelles vers l'intelligence de

l'herméneutique d'Augustin, mais aussi de son évolution spirituelle, de sa pensée philosophique, de sa vision de l'histoire universelle. Ces découvertes, dont je la remercie de nous avoir réservé aujourd'hui la primeur, feront date dans les mutations de nos objectifs et de nos méthodes. Nous abordons ainsi de pied ferme le XXI<sup>e</sup> siècle.

\*\*\*

*Sat prata biberunt !* Je remercie tous ceux qui, en prenant part à cette journée, ont tenu à marquer leur attachement à notre Institut. Ces résultats sont le fruit de beaucoup de dévouements, souvent bénévoles, qui, aujourd'hui encore, ne se démentent point. Je souhaite que cette solidarité maintienne l'héritage spirituel de nos fondateurs, et que chacun de nous continue de rendre à l'Institut d'études augustiniennes ce qu'il en a reçu. Abordons l'avenir de nos travaux avec ce dernier mot d'ordre, donné par Augustin lui-même : « Cherchons comme des hommes qui doivent trouver, et trouvons comme des hommes qui doivent chercher encore ».

Jacques FONTAINE  
Membre de l'Institut  
Professeur émérite à la Sorbonne